

JOURNAL EN PUBLIC

MAURICE NADEAU

« *Quel siècle à mains ! – Je n'aurai jamais ma main...* »

...Sauf, au Harrar, à faire changer de mains marchandises et fusils, sauf à compter l'or permettant, espoir déçu, de retourner à Roche et y trouver bonne épouse.

Du silence sur les mains, celles de la grand-mère qui a tant fait parler ses mains avec Toni, son petit-fils (voir, dans ce numéro, l'article de Marie Etienne),

La main négative, « parce qu'en ce texte, écrit Tiphaine, se sont reliés plusieurs textes que je croyais perdus, écrits ou plutôt commencés avec une main négative, improductive ou dotée d'un pouvoir négatif : celui de désécrire indéfiniment ou celui de faire disparaître ce que j'écrivais... » Six petits textes : *Manufactures*, *Les petites mains*, *Faire tapisserie*, *Pièces et bobines*, *Toiles d'araignée*, *La main négative*. Six petits textes, un livre accompli.

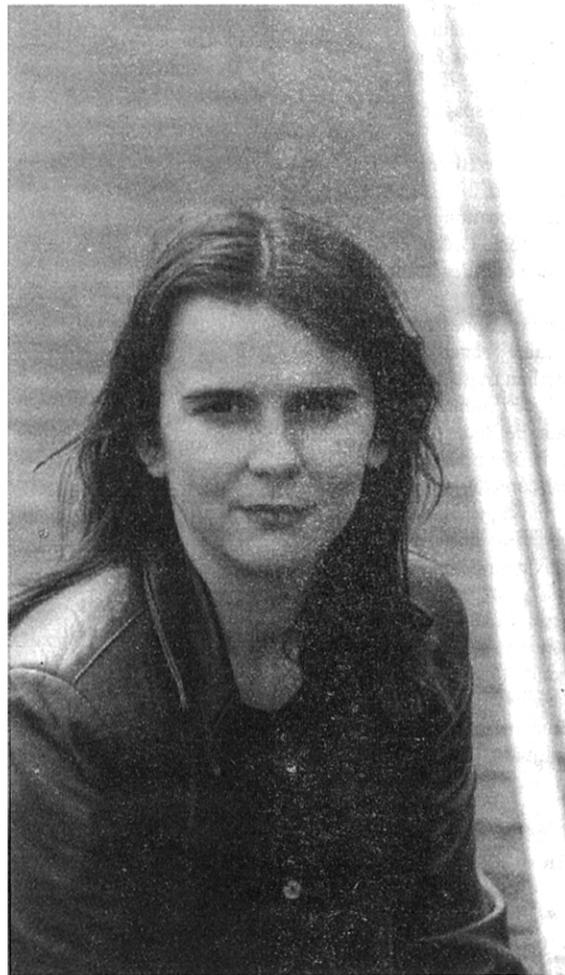
Rimbaud. A cent cinquante ans de distance : Sylvie, Tiphaine, et face aux bureaux de *La Quinzaine*, à Pompidou, d'autres mains : celles, sur présentoir, de Louise Bourgeois, qui ont peut-être décidé Tiphaine à publier. « Je crois qu'elles ont été modelées par son travail au moins autant qu'elles l'ont modelé. Elles paraissent indépendantes du corps qui les retient, sculptées dans la pierre ou un marbre veiné... » (Tiphaine).

Tiphaine, de nouveau. « Mes mains me paraissent aujourd'hui pareilles aux siennes, (celles de sa grand-mère) les doigts presque carrés, plutôt courts, les phalanges très marquées... Mes mains vieillissent exactement à la même vitesse que mon visage... Mes mains sont tenaces et elles me prolongent. Elles sont le relais de ce qui est moi et de ce que je place devant ou hors de moi... L'écrivain, dont l'activité est manuelle est, comme la couturière une petite main... Je dis parfois que j'écris pour m'occuper les mains... Je n'ai pas besoin de mes mains pour respirer. Je n'ai pas besoin de mes mains pour vivre. Mais, pour vivre, j'ai besoin de m'occuper les mains... »

Ici et là, que de mains ! Plus de cent expressions où figure le mot "main" dans le Robert. Ce qu'on peut faire avec la main, au propre et au figuré. Ce que les hommes ont pu faire, depuis qu'ils existent, avec leurs mains. Existeraient-ils sans leurs mains ?

Tiphaine Samoyault est hantée par ce qu'elle a vu, dans son enfance, son adolescence, tant de ces mains expertes au travail de la tapisserie, à Fontainebleau (*La*

Cour des adieux, 1999), puis à la Manufacture des Gobelins. Et Louise Bourgeois est le déclic qui lui fait rassembler les textes qu'au cours des années lui ont suggéré souvenirs d'enfance, mémoire d'un passé où la fonction professionnelle de ses parents s'inscrit dans un temps dont les richesses tiennent, issues de la terre ou des manufactures, au travail de millions de mains. Mais aussi, ce qui perdure : travaux des artistes, maniement de la plume, de la truelle ou du pinceau. « Quelque chose d'anachronique... où à une certaine quantité de travail correspondait une longueur de temps... et où faire un seul tapis entier prenait à quelqu'un deux années. Il a fallu vingt ans à une canute lyonnaise pour tisser les tentures en soie de la chambre de la reine... » Le nom de cette ouvrière est



TIPHAINÉ SAMOYULT

inscrit dans la toile car « ce travail méritait, j'en étais alors rassurée, une forme de mémoire ».

Réflexions sur le temps, qui recourent celles de Tiphaine dans *La montre cassée* (Verdier, 2004). Tentures. « Une vie parfaite s'était introduite sur les murs et dont le vieillissement n'obéissait pas au vieillissement des vies... Les manufactures n'arrêtent pas le temps, mais sont le conservatoire d'un temps plus lent. Elles retiennent une vie ouvrière que n'a pas touchée la

séparation, entre le geste et l'objet. On ne se contente pas d'y faire un geste, on fabrique quelque chose... Les manufactures sont des machines et des mains... elles n'ont pas encore tout à fait séparé l'homme de lui-même... » C'était avant que tapis et moquettes soient fabriquées par l'industrie, dans un temps qui n'est plus et dont on n'a pas la nostalgie, mais qui disparaissant dans un autre à « force de se manifester » contraint Tiphaine à souffrir d'« une certaine boiterie dans l'époque ».

La rupture s'opère à la fin des années cinquante : « un tournant radical dans lequel nous (Tiphaine et les gens de son âge) nous sommes trouvés et qui faisait de nous des mutants par rapport à la totalité de notre passé ». Dernier sursaut, également, des grandes luttes ouvrières. « En cherchant à s'affranchir des lois sociales et morales qui établissaient l'état capitaliste et petit-bourgeois dont nous ne sortirons probablement plus » elle comprend « que s'est tenue là pour la dernière fois l'idée qu'un autre mode de vie était possible et qu'il fallait tout mettre en œuvre pour l'imposer ».

Temps de l'écriture : « Je cherche en écrivant ce que ce passé-là m'a donné comme avenir et qui pourrait encore servir. J'écris non pour faire revenir ce passé, mais pour qu'on ne me dise pas que le passé est mort, que l'histoire est finie et qu'il n'y a plus de temps. J'écris comme on restaure une tapisserie, non pour la restituer à son temps à elle mais pour lui donner un avenir... » « Il faut imaginer les femmes peignant aux murs de Lascaux ».

Temps du travail social, de l'enseignement du professeur aux plus jeunes.

Temps pour Tiphaine de l'enfantement. « La mélodie endort mon bébé. Des sons sortent de moi que je ne croyais pas connaître. Je ne suis plus d'aucune époque. J'apprends à transmettre autre chose que le temps. Je suis dans la ressemblance et dans la descendance, dans ce qui meurt et ne meurt pas ».

Au cours d'un voyage en Italie avec son fils, « Gianna touchant ses mains d'un mois à peine, dit cette phrase "Ha manni d'uomo". Il a des mains d'homme ».

La « main négative » est celle qui « façonne, qui coud et qui brode ».

C'est aussi la main de Tiphaine qui a écrit ce livre magnifique. |

Tiphaine Samoyault, *La main négative*, récit, Ed.Argol, 112 p., 20 e.